

que Marguerite ne m'a donné de jours heureux. Adieu l'églantier, et la vigne, et l'enfant, et l'épouse ! Adieu, s'il le faut, pour jamais ! Vous n'étiez pas à moi, chers trésors. Vous ne m'étiez que prêtés, comme la vie, et je ne dispute point contre l'unique possesseur sur le jour où il lui plaira de tout reprendre. (Marguerite reparait tenant un bel enfant. Benoit prend l'enfant, le presse sur son cœur, et l'élève ensuite vers le ciel.) Grand Dieu ! ils l'instruiraient à mépriser tes lois saintes, à se jouer de la vie de ses frères, à rire du sang versé ! .. Non, Dieu juste, tu ne le souffriras point ! Garde mon fils, ravis-leur cette proie, et si ce n'est pas assez de mon sang pour sauver son âme, prends encore le sien....

MARGUERITE.

Que dis-tu ? (Elle reprend l'enfant.)

BENOIT.

Je dis qu'il n'y a qu'un malheur en ce monde, c'est d'offenser Dieu ; je dis qu'il faut mieux que notre enfant et nous-mêmes nous vivions soumis à toutes les misères et nous mourrions dans toutes les tortures, que de n'être pas chrétiens. Femme, écoute-moi, c'est mon dernier vœu peut-être, et mon testament de mort. Si nous étions vaincus, si vous attendiez dire que les socialistes vont arriver, ouvre la *Fleur des Saints*, songe à moi, songe à l'éternité, et lis la vie de sainte Apollonia et celle de saint Cyr. Tu sauras ce que tu dois faire et ce qu'espèrent de toi ma confiance et mon amour.... (Un vieillard paraît au seuil de la maison.) Mon père !...

LE VIEILLARD.

Pars sans crainte. Toutes les armes et tous les cœurs ne s'éloigneront pas du village avec vous. Les socialistes, s'ils viennent, trouveront ici plus de ruines que de maisons et plus de cadavres que d'habitants. Vainqueurs, ils ne nous auront pas encore vaincus. Ils pourront faire tomber nos têtes, elles ne se courberont jamais sous leurs lois infâmes, elles ne s'inclineront que pour laisser l'âme et le sang jaillir ensemble vers le ciel. Va combattre, va mourir. Ton père a combattu, ton grand-père et tes oncles sont morts, et ta mère a mis sur ton berceau une croix faite des épis et des fleurs cueillis dans les champs où je les ai ensevelis. Tu es du sang des saints. Vivant ou mort, tu entendras le cri de triomphe des saints. Une voix qui remue le cœur plus délicieusement que le sourire de l'épouse et la première parole du premier-né retentira du faite des cieux aux entrailles de la terre. Elle dira : Victoire à Dieu !

(Les paysans, qui se sont rassemblés pendant que le vieillard parlait et qui l'ont écouté en silence, crient d'une seule voix : victoire à Dieu !)

LE CURÉ.

Mes enfants, M. le vicair n'est pas assez remis de sa blessure pour pouvoir partir avec vous. C'est moi qui le remplacerai. Partons. Je suis vieux, mais vous êtes robustes, et, quand la marche sera trop longue, j'en trouverai toujours un parmi vous pour me donner le bras....

V.

Le consul du cabinet.

LE CONSUL.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

LE SECRÉTAIRE.

Assez bonnes. On a tué quelques centaines d'individus et fait sauter trois maisons. L'insurrection ne tient plus que dans un seul quartier.

LE CONSUL.

Mais enfin, que veulent-ils ?

LE SECRÉTAIRE.

Ce qu'il y a de plus impossible à leur donner : du pain.

LE CONSUL.

A-t-on saisi quelques papiers ?

LE SECRÉTAIRE.

Probablement ; mais le préfet de police voudra-t-il nous les montrer ? Je ne suis pas sûr de lui.

LE CONSUL.

Ni moi. Je suis entouré de traitres.

LE SECRÉTAIRE.

Il faut prendre garde au ministre d : l'intérieur.

LE CONSUL.

Pas plus à lui qu'à ses collègues. Ils conspirent presque tous, chacun pour le compte des autres et pour le sien en particulier. Des gredins que j'ai tirés de la crotte, et dont les plus capables n'auraient pas été jugés dignes, il y a quelques mois, de devenir commis à quinze cents francs.

LE SECRÉTAIRE.

Heureusement, le Vengeur reste fidèle.

LE CONSUL.

C'est celui que je crains le plus. Il a la force en main. Tout en me servant, il évite de se compromettre ; j'ignore ce qu'il veut, et il est capable de tout.

LE SECRÉTAIRE.

Si tu le crains, il faut le faire juger... par surprise.

LE CONSUL.

Ces moyens me répugnent... Et puis, comment le saisir au milieu des bandits qui l'entourent et qu'il a fanatisés ? Mettre la main sur lui, ici, personne ne le voudrait ou ne l'oserait. Il est l'idole de mes propres gardes.

LE SECRÉTAIRE.

Veux-tu que je tâte Galuchet ?

LE CONSUL.

Non. Si le Vengeur concevait un soupçon, il n'aurait pas mes scrupules. Que ferais-je d'ailleurs sans lui ? Tous les jours le sang coule dans la ville ; il coulerait bien davantage, il coulerait par torrents, et m'emporterait en quelques heures, si cet homme de fer n'était plus là.

LE SECRÉTAIRE.

En attendant, il faut en passer par tous ces caprices. Que de choses funestes et absurdes il t'a imposées ! On t'appelle le dictateur, c'est lui qui l'est.

LE CONSUL.

Ne me le dis pas, je le sais trop. Je n'évite de plus grandes atrocités qu'en lui cédant.

LE SECRÉTAIRE.

A force de céder, nous serons pendus. A ta place, ou je brusquerais la partie, ou, ma foi, je décamperais.

LE CONSUL.

A ma place, tu aurais d'autres pensées. Il se passe en moi des choses étranges. Je m'attache à ce pouvoir qui n'est qu'un esclavage ignominieux ; j'ai pitié de ce peuple insensé qui déjà me hait et qui peut, à la première occasion, me traîner mort, avec des cris de joie, dans les rues. Je voudrais lui rendre la paix, je voudrais l'empêcher de se déchirer lui-même, je voudrais lui donner du pain. Depuis que j'ai tant de vies humaines entre les mains, le sentiment de la responsabilité pèse sur moi d'un poids qui m'écrase.

LE SECRÉTAIRE.

Tu m'étonnes.